

Un mercredi en France

– Papa ! Papa ! Tu as vu comment j'ai coiffé mon bébé ?

Adèle joue seule, assise à même le sol près du fauteuil du bureau, depuis plus d'une demi-heure. Les vêtements minuscules dispersés autour d'elle forment comme un tapis de tissus bigarrés dont elle occupe le centre, Gulliver gigantesque de cet univers enfantin peuplé de poupées de plastique. Habiller sa poupée blonde est sa tâche favorite en ce moment. Elle y consacre de nombreuses heures chaque jour, ce travail accaparant longuement toute son attention, exigeant de ses fragiles mains d'enfant une délicatesse et une précision qui lui sont malaisées.

Aujourd'hui, elle a revêtu cette poupée d'une robe bleue pâle mouchetée de petites étoiles blanches. Les pieds enveloppés de chaussons roses répondent par leur couleur au ruban de tissu framboise précautionneusement enroulé autour de la tête du mannequin.

Adèle exhibe joyeusement sa création dans ma direction. Elle a, au prix d'un labeur maladroit quoique méthodique, formé une sorte de grosse boule avec la touffe de fils jaunes qui forment la chevelure de sa poupée. Elle l'élève fièrement sous mes yeux, attendant sereinement de son père les félicitations qui, évidemment, ne peuvent manquer de ponctuer une aussi belle réussite.

– Tu as vu ! Je lui ai fait un chignon, comme maman ! s'écrie-t-elle. C'est beau ! Toi, tu trouves que c'est beau ?

– C'est magnifique, ma chérie ! lui dis-je.

– C'est moi qui l'a fait !!

Comme Adèle retourne paisiblement à sa poupée, je renonce à scander d'un ton docte, une fois encore, "C'est moi qui l'ai fait". Cela attendra bien la prochaine fois. Et il faut absolument que je reste concentré sur cette lettre. Sur cette lettre importante. Sur cette lettre essentielle. Sur cette lettre indispensable. Sur cette exécrationnelle lettre sur laquelle je sue depuis lundi et de laquelle je ne parviens à arracher que des lambeaux informes de phrases calamiteuses, à la tournure baroque, ponctuées de "à la recherche de nouveaux défis stimulants", ou de "je suis enthousiaste à l'idée de". Quel enfer ! Pourquoi les dossiers de candidature doivent-ils obligatoirement s'accompagner de cet exercice abominable, écrire une lettre de motivation ?

J'ai tâché de structurer celle-ci en trois parties, et de coller aux attentes du futur recruteur,

comme expliqué dans ces articles stéréotypés qui fleurissent en ligne à destination de personnes comme moi, les désespérés, les sur-la-touche, les sans boulot qui ne savent pas s'y prendre. Ce boulot-là, je suis sûr qu'il me convient. C'est mon profil, mon domaine, mon expérience. Et ce n'est pas de ma faute, les compressions de personnel. Ils m'auraient bien gardé, là-bas. Ils étaient désolés. Bien sûr qu'ils étaient désolés. Vraiment désolés. Moi aussi, j'étais désolé. Et mon banquier, aussi. Je n'aime pas, moi, que mon banquier soit désolé. Personne n'aime cela. Cela n'augure rien de bon quand son banquier est désolé. Alors, maintenant, je trime sur cette lettre de motivation qui me laisse vide et sec, sur cette détestable lettre de motivation qu'il faut bien que je termine un de ces jours, de préférence avant que le poste en question ne soit pourvu, c'est un minimum. Alors, quelles sont mes compétences, précisément ?

– Tu devines comment je l'ai appelé ?

Comment décrire mes compétences en lien avec mon CV ? Voyons.

– Hé ! Papa ! Tu devines comment je l'ai appelée ?

C'est Adèle qui me parle.

– Appelée ? Appelée qui ?

– Papa ! s'exclame-t-elle, moqueuse. Ma poupée bien sûr !

– Comment tu as appelé ta poupée ? Comment tu l'as appelée ?

– Oui ! Devine ! Tu devines comment je l'ai appelé ?

En ce moment, la plupart de ses poupées s'appellent Bluey, comme dans ce dessin animé avec des sortes de petits chiens bleus qui se tiennent debout et parlent comme des humains. Ses poupées s'appellent presque toutes Bluey. Mais, en y réfléchissant, si elle me pose la question, c'est sans doute que c'est plus difficile que d'habitude. Elle me regarde, le sourire d'une oreille à l'autre, attendant ma réponse. Allez, je me jette à l'eau :

– Tu l'as appelée "Poupée" !

C'est une possibilité qui tient la route.

– Perdu !

Domage. Elle attend, sourire aux lèvres. Elle a l'air de me laisser une deuxième chance. Comment s'appelle la petite soeur de Bluey, déjà ? C'est un prénom du genre "Loto", quelque chose dans ce goût-là.

– Je parie que tu l'as appelée "Bingo" !

– Perdu !

Elle est radieuse, trop contente de me piéger.

– "Bandit" ?

Je ne perds rien à essayer.

– Perdu !

– "Chilli" ? "Muffin" ? "Socks" ? "Corgi" ?

Tous les personnages de la série vont y passer.

– Oh, papa ! Corgi, c'est un garçon, pas une fille ! Quand même, papa !

C'est qu'elle se moquerait de moi en plus, la coquine !

– Je l'ai appelée "Bluey" ! reprend-elle.

Bon sang ! Elle m'a berné comme un débutant.

– C'est joli, comme prénom, Bluey. C'est très joli, ma chérie !

– Je l'ai coiffée comme ça parce que c'est la photo de classe.

Elle retourne jouer. Je vais pouvoir m'y remettre. Où en étais-je déjà ? A peu près nulle part, en réalité. Je relis une fois de plus les quelques lignes jetées sur le papier. C'est toujours aussi mauvais. Quel bavardage inane. Comment puis-je à ce point manquer de justesse dans mes arguments ? Me perdre dans mon propre curriculum. Je jette la page et recommence.

Adèle joue. Dorénavant, c'est moi qui la garde les mercredis. J'ai du temps pour cela. Marlène me dit que j'ai dit du temps pour cela. J'aimerais bien que chercher du boulot soit mon boulot à plein temps, mais Marlène n'est pas d'accord. Et puis, on économise la garderie. C'est toujours ça de pris.

Cette page reste désespérément blanche, et mon oeil s'égare de plus en plus souvent vers ma gentille Adèle. Elle a épinglé au côté gauche de sa robe la petite broche rose en forme de papillon que Marlène lui a ramené la semaine dernière. Adèle en est très fière. Elle l'arbore orgueilleusement comme un étendard de bataille. Elle a changé de jeu. Elle trône désormais superbement, sa poupée Bluey à ses côtés, devant un parterre bien aligné de vêtements bariolés, chacun symbolisant un enfant de sa petite école imaginaire. Je l'entends leur faire classe.

– Gabrielle ! Tu as fini ton coloriage, Gabrielle. Oui ! C'est très bien, Gabrielle ! Je te félicite pour ton travail.

Je la regarde. Elle devine que je l'observe. Elle se tourne vers moi, ravie. Elle me fixe de ses yeux malicieux. J'ai l'impression que sa petite broche me fixe, elle aussi. Le papillon rose essaie de me faire passer un message du bout de ses antennes. Je le considère attentivement.

– Papa ! Tu me lis une histoire ?

– Une histoire ? Mais je travaille, ma chérie.

– Oh, Papa ! S'il-te-plaît !

Je me lève et me dirige vers la bibliothèque.

– Quelle histoire veux-tu qu'on lise, Adèle ?

Après tout, cette lettre s'écrit aussi bien ce soir, lorsqu'Adèle sera couchée. A présent, je

n'y arrive pas. L'heure est aux petites filles et aux papillons roses.